

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Roxanne Bouchard et Patrick Kègle, Barthélémy Courmont,
Boubacar Boris Diop**

Yvon Paré

Number 153, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2014). Review of [Roxanne Bouchard et Patrick Kègle, Barthélémy Courmont, Boubacar Boris Diop]. *Lettres québécoises*, (153), 38–39.

☆☆☆

ROXANNE BOUCHARD ET PATRICK KÈGLE

En terrain miné. Correspondance en temps de guerre

Montréal, VLB, 2013, 240 p., 24,95 \$.

Rencontre de la pacifiste et du guerrier

L'antimilitariste Roxanne Bouchard et Patrick Kègle, un soldat du 22^e Régiment en mission à Kaboul, en Afghanistan. Tout pour les éloigner, se rapprocher peut-être.

Comment ne pas être séduit par cette correspondance qui durera des années. Patrick Kègle, de Kaboul, écrit à son groupe favori *Les Charbonniers de l'enfer*. Roxanne Bouchard, étant alors la compagne d'un membre du groupe, répond. C'était en 2004. Les lettres, avec des pauses, circuleront jusqu'en 2009. Cinq ans. Le temps pour le militaire d'aller au bout de sa mission, de rentrer au Québec et de connaître les affres du retour avant de repartir à Kandahar.

Roxanne Bouchard voit son couple s'étioler, vit une séparation, deviendra l'écrivaine que l'on connaît, voyagera dans les mers du Sud pour se refaire une santé émotive.

Je suis militaire. Je me suis engagé à défendre mon pays et les valeurs qui font de lui un havre de paix. (p. 9)

Elle fait écho à cette présentation.

J'étais antimilitariste quand, en 2004, j'ai reçu le premier courriel du soldat Kègle. Posté à Kaboul, il disait travailler au rétablissement de la paix. (p. 9)

Deux pensées, deux regards qui s'opposent. Une bonne raison pour engager le dialogue ou supprimer les messages qui tombent dans sa boîte de réception des courriels.

Lui raconte ses missions, les dangers du quotidien, ses peurs et l'horreur qui le fixe tous les jours. Elle tente de comprendre ce qui l'anime, ce qu'il ressent en vivant ainsi, avec une arme qui ne le quitte jamais.

L'autre jour, en lisant cette lettre où tu me parlais de l'attentat et de ton inquiétude, je me suis aperçue que mes propos antimilitaristes, je les énonçais avec dureté et que, finalement, j'avais l'air plus agressive avec mon crayon que toi, malgré tes fusils. Moi qui prêche l'ouverture d'esprit, le respect et la compréhension de l'autre, je n'ai pas été très aimable depuis le début de cette correspondance et je m'en excuse. (p. 54)

Il se confie, dit ce qu'il cache à sa femme pour ne pas l'inquiéter. Roxanne Bouchard est ébranlée par les propos de ce guerrier qui fait preuve d'un humanisme que bien des pacifistes pourraient lui envier.

Compréhension

Les courriels vont, d'un monde à l'autre, abolissent le temps et l'espace. Ils vivent des doutes, connaissent des hésitations. Une femme et un homme tentent de se comprendre.



Il rentre de mission, vit une dépression, celle qui touche beaucoup de militaires à leur retour. Elle connaît des moments difficiles. Une séparation. La solitude s'installe dans sa vie.

Ils s'aident même s'ils ne se voient pas. Ces échanges permettent peut-être d'aller au-delà de ce qu'ils auraient pu se dire dans des tête-à-tête. Admirable, cette franchise qui résiste malgré des virages importants dans leur vie.

Un dialogue vrai, senti, souvent amusant. Roxanne Bouchard, malgré ses épreuves, possède un solide sens de l'humour. Les deux deviendront de meilleurs

humains grâce à cette amitié.

Un exemple d'ouverture et de tolérance. Des lettres humaines, senties, touchantes. Une rencontre exceptionnelle.

☆☆☆

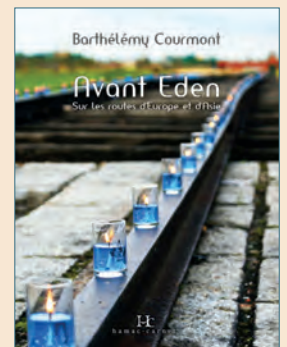
BARTHÉLÉMY COURMONT

Avant Eden. Sur les routes d'Europe et d'Asie

Québec, Septentrion, 2013, 304 pages, 24,95 \$.

Heureux qui avec Ulysse a aimé le voyage

Barthélémy Courmont a beaucoup voyagé et continuera de le faire, certainement, avec sa conjointe. Une manière de voir, de comprendre les humains dans leurs singularités et leurs extravagances. Un art de vivre aussi que de partir ainsi sur les routes du monde.



Dans *Avant Eden*, le couple s'aventure dans l'envers et l'endroit d'une Europe un peu en marge, et, au loin, l'Asie telle une promesse. Mais avant, des séjours en Croatie, en Serbie, au Kosovo et les nouveaux pays de l'Estonie et de la Lituanie. Jusqu'à la Russie, ce pays inaccessible avec ses tracasseries administratives. Un bond et voilà la Chine, les pays de la Chine plutôt, avant la rentrée à Taïwan.

Toujours avec la lenteur dans sa valise, pour voir, sentir, écouter des femmes et des hommes, s'attarder à l'histoire de lieux millénaires pour faire éclater le temps.

Je voyage en bus parce que je n'aime pas les décalages horaires, qui établissent de manière trop arbitraire des distances si fortes entre nous et le monde qu'on se résout à ne jamais les franchir, par crainte de ne pouvoir s'en remettre. Je voyage en bus parce que je n'aime pas les langues étrangères, qui nous séparent et créent des identités trop souvent superficielles, et qui pour ajouter au lot nous sont imposées de manière tout aussi arbitraire. (p. 11)

Une observation fine des populations, des conflits qui durent et perdurent, des guerres qui ont balaféré la Bosnie et le Kosovo. Des tensions subsistent et la population reste nerveuse. Le couple admire aussi le courage des gens qui parviennent à se redresser

après des catastrophes pour construire des cités où la vie semble si douce.

Plus on explore des lieux merveilleux, plus l'envie d'en découvrir d'autres se fait pressante, et plus le besoin de retrouver les sensations de la première fois grandit. Sans doute est-ce la raison pour laquelle certains estiment que le voyage est une drogue. (p. 35)

Des souvenirs douloureux à Auschwitz avec les camps nazis et la mort de millions de Juifs. L'impensable devenu réalité.

La Chine

Et la Chine que nous connaissons mal, si peu. Un continent de mystères et de surprises. Une nation qui peut maintenant regarder le monde droit dans les yeux.

L'activité règne de façon frénétique ici, sept jours par semaine, jour et nuit. Comme toutes les villes chinoises, Mongla donne l'impression de ne jamais s'arrêter, au point de fatiguer les observateurs effarés. Et la fatigue n'est pas que celle des yeux, mais également des oreilles. Les gens parlent fort ici. Beaucoup plus fort qu'au Laos. (p. 175)

Des habitudes qui peuvent dégoûter les maniaques de la propreté que sont les Occidentaux.

Il s'agit d'offrir au monde une image de la Chine plus civilisée, pas celle d'une bande de cracheurs... Mais à Mongla, de telles préoccupations ne sont pas encore d'actualité. Ici, les cracheurs ont encore de beaux jours devant eux, les âmes sensibles sont prévenues ! (p. 177)

Des populations qui tiennent à leurs traditions, des cultures, des villes qui changent d'heure en heure. Les voyageurs vont de surprise en surprise avant de se retrouver en Corée du Sud, un territoire qui se transforme rapidement.

Un regard lucide et aimant qui tente de faire tomber les frontières. Une avancée dans le temps pour mieux apprécier la diversité de la planète, les humains et leurs façons de vivre le réel, de chercher le bonheur peut-être. *Avant Eden* témoigne de la beauté du monde et de sa diversité.

☆☆☆

BOUBACAR BORIS DIOP

La nuit de l'Imoko

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Récit », 2013, 162 p., 19,50 \$.

Vivre l'aventure du Sénégal

Boubacar Boris Diop invite le lecteur à vivre l'aventure du Sénégal. Après avoir subi l'occupation des Français pendant des années, ce territoire tente d'être un État depuis 1960 avec des succès certains et des faux pas.

Un pays méconnu. Parfois, il se glisse dans un bulletin d'informations pour de mauvaises raisons. Dans ces pays d'Afrique, la démocratie, ou ce que nous appelons démocratie, prend des couleurs étonnantes. Le jeu des victoires et des défaites électorales semble bien mal compris par certains leaders. Oui, la corruption, les manigances existent là-bas. Mais, avec ce que nous vivons au Québec, oublions les leçons.

— *Je lui ai dit, hein, Monsieur le Président, la corruption existe partout, chez moi en France, en Australie, en Chine, partout, hein. Ce qui est dangereux, c'est l'impunité. Une société ne peut pas et ne doit pas accepter de consensus autour de la corruption. (p. 13)*

Des propos que nous pourrions entendre à la commission Charbonneau. Un monde. Des héros, des luttes pour le pouvoir, la torture, la peur partout, mais surtout une volonté de vivre et un amour inconditionnel pour ce coin de terre.

La vie

Dakar, autrefois Saint-Louis, que le narrateur idéalise après un long exil, la police qui emprisonne une femme par erreur, mais que l'on garde en prison. L'État ne peut se tromper.

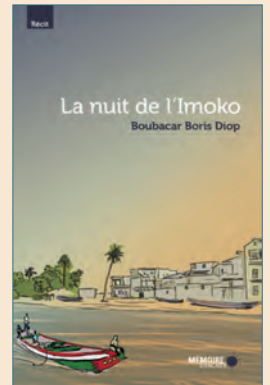
La rumeur publique s'était amusée à écrire un roman sans queue ni tête, à partir de faits totalement imaginaires. Seulement voilà : toutes ces fantaisies avaient fini par exciter l'opinion et les politiciens de tous poils étaient entrés dans la danse. Il est par exemple question dans mon affaire — « l'affaire Myriem Dembéle » ! — de la mystérieuse ville de Strindgahm. Eh bien, personne ne sait où elle se trouve. (p. 44)

Le goût de la fête, Saint-Louis que le narrateur peint avec ses plus beaux pinceaux pour se convaincre peut-être et persuader son épouse Deborah que c'est la plus belle ville du monde. Beaucoup de nostalgie aussi pour une époque révolue.

Et des gens tourmentés, la solitude, un homme qui voudrait être vu comme un humain par son maître.

Soudain, je l'ai vu poser ses deux mains sur sa poitrine, s'affaisser lentement puis se rouler par terre. Ainsi donc, il avait des problèmes de cœur. Je n'en savais rien, moi. Je ne savais rien de lui. C'était sa faute, aussi. Il n'avait jamais voulu me parler. Est-ce pour le punir de ses cachotteries que je lui ai donné une dizaine de coups de poignard ? Je ne pense pas avoir fait cela exprès. Je ne sais pas ce qui m'a pris de chercher à tuer un type déjà en train de mourir. (p. 130)

Des manipulateurs, des héros qui s'accrochent au pouvoir et se comportent en salauds, voilà le monde de Boubacar Boris Diop. Vivant, tendre, malgré les excès et les horreurs. L'humain semble capable de tout pour engendrer le pire, mais aussi des beautés. Un amour contagieux pour cette terre qui a vu naître l'écrivain. Des textes sentis, sensuels, qui ne peuvent que faire ressentir une pulsion terrible de vie.



Un espace publicitaire
dans *Lettres québécoises* ?

Contactez MICHÈLE VANASSE
responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca